

Eric BERTRAND

## LA TRADITION ÉPICURIENNE DU BANQUET À TRAVERS L'ÉTUDE DE L'ICONOGRAPHIE DU VASE D'HEUDEBOUVILLE ET DES GOBELETS DE LA COLLECTION DE BOSCORÉALE

Cette étude a pour objectif principal de mettre en évidence l'étroite et indispensable corrélation entre le texte et l'image pour une plus juste interprétation des motifs iconographiques.

C'est autour et à partir des textes, principalement des Lettres, Maximes et Sentences d'Epicure (seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., 341-270), du *De Natura Rerum* de Lucrèce (épicurien romain du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et de l'iconographie de quelques objets présentant tous le même thème de squelettes animés (une céramique arétine, un gobelet plus exactement, dit "vase d'Heudebouville", et les gobelets d'argent de la collection du Trésor de Boscoréale - dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), que nous nous attacherons à démontrer le remarquable épanouissement de cette philosophie (un véritable phénomène de mode) dans la société romaine de la fin de la République et du début de l'Empire.

Cette philosophie, qui s'affirmait surtout lors des banquets donnés par de riches patrons ou affranchis, tel le Trimalchion du *Satyricon* de Pétrone, au cours desquels il était de bon ton pour les banquetteurs de déclamer quelques sentences épicuriennes, destinées à inviter les convives à jouir du temps présent sans se soucier de la mort, trouve un pendant iconographique à travers les motifs d'appliques de la céramique d'Heudebouville, montrant des squelettes en pied dans des postures presque identiques, tenant des ustensiles divers, et les gobelets de la collection de Boscoréale, sur le pourtour desquels les motifs de squelettes, cette fois-ci, et c'est un cas jusqu'à présent unique, ne sont plus anonymes, mais constituent une véritable "galerie de portraits" de lettrés (philosophes, poètes...) dont les noms et quelques-unes de ces invitations à jouir de la vie figurent à proximité, au milieu des espaces laissés vides entre les personnages.

Après avoir exposé, sans trop nous étendre, les principaux éléments de la philosophie épicurienne du banquet, nous nous attacherons à l'étude iconographique des supports précédemment cités en cherchant dans les textes les rapprochements possibles avec l'image de ces squelettes.

### I. PHILOSOPHIE ÉPICURIENNE : ÉPICURE ET LUCRÈCE

La notion de TETRAPHARMAKOS, c'est-à-dire le "quadruple remède", développée par l'école épicurienne, contenue dans la Lettre à Ménécée et présentée dans les quatre Maximes capitales, constitue la base de la philosophie épicurienne et est ainsi formulée :

«Le dieu n'est pas à craindre, la mort ne donne pas de souci ; et tandis que le bien est facile à obtenir, le mal est facile à supporter», et s'il est possible de réduire toute chose à des atomes et à du vide, on peut en toute circonstance réduire les motifs d'angoisse comme la peur des dieux, de la mort, du malheur, de la souffrance que l'on retrouve dans le TETRAPHARMAKOS.

Le Jardin, école d'Epicure, naît au moment où le Lycée et l'Académie connaissent des difficultés et où le Portique stoïcien est sur le point de voir le jour. Autour du Maître et de son enseignement, un nouveau mode de vie est prôné tel le culte de l'amitié, de la frugalité, la pratique de repas en commun et la fête, le 20 de chaque mois pour célébrer la naissance d'Epicure.

La postérité d'Epicure est très importante tout au long de l'Antiquité, aucun des dogmes fondamentaux n'a d'ailleurs, les siècles suivants, été remis en question.

Cette philosophie curative à laquelle Epicure enjoint chacun de s'exercer, c'est dans un passage de la Lettre à Ménécée qu'elle apparaît le plus évidemment :

«...de sorte qu'il faut philosopher lorsqu'on est jeune et lorsqu'on est vieux, dans un cas pour qu'en vieillissant l'on reste jeune avec les biens, par la reconnaissance que l'on ressent pour ce qui est passé, dans l'autre cas, pour que l'on soit à la fois jeune et vieux en étant débarrassé de la crainte de ce qui est à venir.»

car, comme il le dit dans la Lettre à Hérodote :

«... les jugements que l'on porte sur ce que l'on ne connaît pas, que l'on ne voit pas, sont générateurs

de troubles et c'est spécialement le cas de la crainte des dieux et celle de la mort qui s'alimente de l'ignorance.».

La mort apparaît non seulement comme la cessation de la vie d'un organisme, un mal pour cet organisme, mais aussi comme la libération de l'âme.

C'est tout de même à travers la lecture de la Lettre à Ménécée que l'on comprend mieux les préoccupations des banqueteurs adeptes de l'épicurisme, car pour résoudre le faux problème de la mort, il faut s'entraîner à ne pas penser à la vie par référence au temps. La mort n'est pas le terme de la vie, mais loin qu'il s'agisse de nier que nous sommes mortels, nous devons refuser de faire de la mort la référence de notre vie et de nos actes. Par là-même disparaît l'idée d'un ultime jugement de notre vie.

Cette leçon d'éthique épicurienne est la condition d'un mode de vie qui annonce qu'elle ne reposera plus sur la crainte.

La voie est tout ouverte pour la règle ou le canon du plaisir qui devient le principe et la fin de la vie bienheureuse.

Ce qui nous amène à parler du temps qui doit être ressaisi à chaque instant, le passé et le futur doivent être appréhendés par rapport au présent vécu.

Comment ne pas conclure cette première partie de notre exposé sans reprendre un passage de la Lettre à Ménécée dans lequel Epicure aborde le thème de la pensée de la mort et des limites :

«Accoutume-toi à penser que la mort, avec nous, n'a aucun rapport...» et qu'en être convaincu «permet de jouir du caractère mortel de la vie... si bien qu'il est sot celui qui dit craindre la mort parce qu'elle l'afflige à l'idée qu'elle sera là... Le plus terrifiant des maux, la mort, n'a donc aucun rapport avec nous, puisque précisément tant que nous sommes, la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là nous ne sommes plus... Le sage lui ne craint pas la non-vie, car la vie ne l'accable pas, et il ne pense pas que la non-vie soit un mal.».

C'est dans la Rome du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. que l'Epicurisme connaît un épanouissement remarquable sous l'impulsion de Philodème de Gadara, mais le plus connu des épicuriens romains reste Lucrèce qui «porte jusqu'au ciel la gloire d'Epicure» et le trouve, dans le cadre de l'amplification poétique de l'apothéose des héros, plus digne d'être honoré comme un dieu que ceux à qui l'on attribue l'invention du blé ou de la vigne.

Lui aussi pose le problème de l'homme face à sa destinée,

«l'âme souvent se ronge au sujet de l'avenir»

et, dit-il,

«il faut s'accoutumer à regarder ces choses (différentes images de la mort) en face, sans la moindre horreur, puisqu'elles ne concernent qu'un ensemble d'atomes en décomposition»,

la résistance à l'idée de la mort est si vive qu'il faut la vaincre par des méditations renouvelées et des exhortations convergentes ; c'est maintenant qu'il faut en jouir, sa durée n'ajoutant rien à la densité présente de

la félicité. Le Calliclès du Gorgias de Platon n'hésite pas à affirmer :

«vivre dans le plaisir c'est verser la plus possible»,  
il faut exciter l'appétit et

«tous les autres désirs, pouvoir les satisfaire, en jouir et vivre heureux...».

Certainement, les banqueteurs reprenaient-ils ces mots de Cicéron qui accompagnaient son analyse de la philosophie épicurienne du conseil suivant de :

«détourner la pensée de ce qui nous tourmente, en la retournant vers ce qui est agréable...».

Dans le monde romain toujours, à la fin du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C., Diogène d'Oenanda –longtemps après la disparition du Maître dont la philosophie porte le nom, à une époque où se multipliaient les cultes et les croyances superstitieuses, les découvertes en 1884 à Oenanda, d'inscriptions murales, au cœur de la Lycie par les archéologues Holleaux et Paris, et en 1872, à *Herculaneum*, d'une bibliothèque entière dans une villa dite "des papyrus", dont quelques 1700 rouleaux constitués pour la plupart d'écrits de Philodème, épicurien du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.– perpétue la philosophie épicurienne qui, comme nous allons le constater à travers les deux productions artistiques que j'ai choisi de présenter, imprègne considérablement les mentalités de la période augusto-tibérienne.

## II. LA CÉRAMIQUE ARÉTINE D'HEUDEBOUVILLE

Enregistré sous le numéro d'inventaire A 7114 et conservé au Musée des Beaux-Arts d'Orléans, ce vase à boire de forme cylindrique mesurant 110 mm de haut, sur le pourtour duquel on peut voir des motifs d'applique de squelettes tenant des ustensiles divers, entre directement dans le cadre de notre sujet, car il est une de ces principales illustrations, dans le domaine de l'iconographie, de cet intérêt du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. pour la philosophie épicurienne. Découvert –on n'en est pas certain aujourd'hui– à Heudebouville, dans le département de l'Eure, en 1865, il a suscité l'intérêt, dès son invention, du Baron de Witt qui l'a longuement étudié.

On en est certain aujourd'hui, l'hypothèse que ce vase soit d'origine arétine est vérifiée, malgré le manque de finesse (le vase a été exposé et très endommagé par les flammes d'un incendie) et la lourdeur des motifs d'applique des squelettes qui l'ornent –car on connaît d'autres productions arétines montrant les mêmes motifs beaucoup plus finement traités.

Ces squelettes également désignés sous le terme de larves par les romains –Sidoine Apollinaire les désigne sous le terme de *LARVALES UMBRAE*, Sénèque les évoque lorsqu'il dit : *nemo tuam puer est ut cerberum timet et tenebras et larvarem habitum nudis ossibus coherentium*– sur lesquels on devine encore la présence de lambeaux de peau adhérant aux os, montrent bien cet élément de la doctrine épicurienne qui enseigne au philosophe à mépriser la mort, qui, sans euphorisme, montre le néant des choses de ce monde en invitant à la contemplation de restes décharnés, renforçant ainsi la croyance en l'immortalité de l'âme et en un épicurisme se devant d'être insouciant.



Figure 1 - Vase d'Heudebouville.

Sur ce vase, trois motifs de squelettes dans des postures presque identiques, les bras obliques par rapport au buste et les avant-bras relevés.

Cependant, si les deux squelettes des extrémités droite et gauche semblent identiques, celui du centre présente une variante évidente et beaucoup plus proche d'autres motifs identiques que nous verrons lorsque nous nous attacherons à l'étude des gobelets de Boscoréale.

En effet, ce squelette tient dans sa main droite une sorte de bourse, symbolisant la *sophia* ou, comme les textes semblent nous le laisser croire, les biens terrestres qui font l'objet de la plupart des désirs superflus, qui nous asservissent d'autant plus qu'ils sont à notre portée et pourtant toujours insuffisants. Leur acquisition n'est qu'un point d'appui pour en vouloir d'autres sans fin. Cette illimitation est la racine du mal, ce que les grecs appelaient "le plus avoir" ou *pleonexia*, ce que les

romains appellent, quant à eux, *avaritia* ou l'insatiable cupidité orientée vers l'argent, engageant une fermeture autour de soi par convoitise possessive de signes de pouvoir. Et donc incapable d'être par soi-même satisfait, l'individu se précipite dans les pièges de l'avoir. La richesse est presque toujours associée aux vains désirs, et la pauvreté est libératrice.

Lorsque dans les Vies des hommes illustres, Plutarque nous relate le dialogue entre Pyrrhus, qui expose ses espoirs de conquête contre Rome, et Cinéas, disciple d'Epicure, l'invitant à imaginer les festivités de la victoire, Cinéas lui propose de ne pas attendre la victoire pour boire et lui répond :

«pourquoi pas dès maintenant ? Combien oublie-t-on ainsi de vivre, aiguillonnés par l'ambition et la peur de n'avoir pas assez !».

Doit-on encore voir, à travers la représentation de cette bourse, la sagesse comme cela est communément admis, ou imaginer un plus étroit rapprochement avec le texte, comme ce pourrait être le cas ici, et par là-même des références évidentes pour les banqueteurs, lettrés et connaissant souvent par cœur des passages de livres entiers, car les difficultés de diffusion des livres imposaient à ceux qui étaient instruits d'en mémoriser de longs passages, ce qui paraît être indispensable lorsqu'on adopte un ton polémique dans son sens latin du terme ?

Quant à l'Énochoé que ce personnage que nous suivons tient dans sa main gauche, si nous nous en tenons aux explications couramment retenues, on pourrait dire que comme elle semble être un instrument de libation, le personnage pratiquerait, effectuerait une libation ! Si nous nous rapprochons un peu plus des textes, cet ustensile qu'est le vase revient à plusieurs reprises doté de sens différents.

Diogène d'Oenanda ne dit-il pas,

«Pour les hommes, la richesse contraire à la nature n'est pas plus avantageuse que de l'eau dans un vase plein ; tous deux débordent au dehors.».

La Lettre à Ménécée peut, là aussi, nous éclairer sur la notion de contenant et de quantité :

«le temps indéfini contient la même quantité de plaisir qu'un temps délimité, si ces bornes sont mesurées par la raison.».

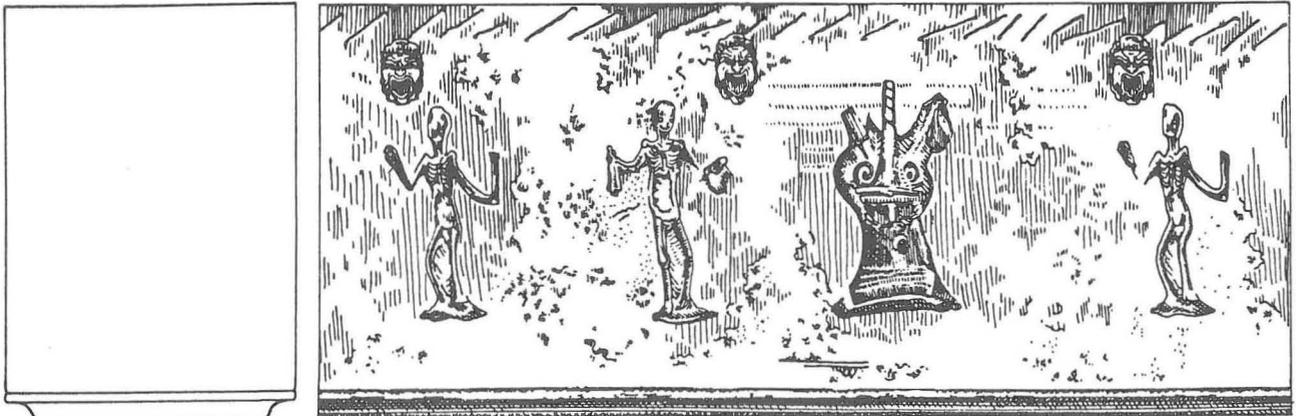


Figure 2 - Déroulé de l'iconographie du vase d'Heudebouville (dessin d'après Blaszkiewicz *et al.*, 1990).

Il ne s'agit donc, ni d'accumuler, ni de poursuivre sans arrêt les objets du désir, la plénitude du contentement appelle leur limitation, et peu importe que le vase soit plus ou moins grand dès lors que l'on n'y peut rien ajouter. Tant que nous restons en proie à l'insatisfaction chronique du désir sans fin, il revient au même que le vase déborde ou soit percé.

Dans le *Rerum natura*, et c'est l'explication que je privilégierai, Lucrèce n'écrit-il pas :

«Car si tu as pu jouir à ton gré de ta vie passée, si tous ces plaisirs n'ont pas été comme entassés dans un vase percé, s'ils ne se sont pas écoulés et perdus sans profit, pourquoi, pauvre sot, ne point prendre de bonne grâce un repos que rien ne troublera ?...».

Ici on notera donc une évidente cohérence entre le texte d'Epicure et le *Rerum Natura* de Lucrèce.

Entre deux squelettes, on peut voir, et il faut le souligner car unique dans la production d'un thème iconographique tel que celui de la philosophie épicurienne, la présence d'un cippe sur lequel sont déposés un aviron et un gouvernail. En arrière-plan, des lignes horizontales qui, si elles ne sont pas dues à un accident de moulage, pourraient évoquer des motifs de vagues, de flots calmes et apaisés très stylisés et la présence toute proche de la mer, ce qui paraît plausible compte tenu du motif de cippe et des attributs de navigation visibles au premier plan.

Peut-être, comme l'ont dit quelques chercheurs, s'agit-il là d'une commémoration de la victoire navale d'Octavien et Agrippa sur la flotte d'Antoine en 31 av. J.-C., ce qui serait cohérent, compte tenu de l'origine arétine de cette céramique liée à l'époque augustéenne, ou encore faudrait-il y voir un hypothétique passage du Styx.

Par contre, si l'on s'en tient aux textes d'Epicure et de Lucrèce, d'autres hypothèses peuvent être émises. Lorsqu'Epicure parle de «la paix dans la vie» –EGGALLENIZON TO BIO–, il emploie l'image de la mer apaisée déjà évoquée par Platon dans le Phédon. Il promet à ceux qui n'en sont pas encore capables, par la philosophie, la paix dans la vie, la vie apaisée et dit pour évoquer l'âme qui suit la philosophie qu'«elle fait une mer apaisée, elle suit le raisonnement et reste toujours en lui». La Galènè, la mer apaisée, est une image appropriée pour penser le calme de l'âme. L'individu dont l'âme est en paix éprouve le même sentiment que lorsqu'il découvre, après la tempête, la mer apaisée – un sentiment de joie, qui est un plaisir de l'esprit. Le galénismos nomme donc l'état de paix, de sérénité, il signifie un état d'équilibre de l'âme, celui d'une plénitude que rien ne peut remettre en question.

L'image du navire, image de soi selon Epicure, est une fois de plus évoquée par Epicure, et c'est à travers un extrait de la Lettre à Pythoclès que l'on peut lire :

«Equipe ton navire bienheureux et fuit toute culture»,

culture qui pourrait le détourner du chemin qui conduit vers la sagesse.

Cet exemple de cippe, portant des attributs de navigation conjugué –et c'est un exemple très rare, voire même unique en son genre– au thème épicurien de la

mort, aux représentations de squelettes, peut être abordé de manières différentes. L'artiste a-t-il voulu mêler les éléments de philosophie et d'histoire, au détriment de la cohérence du thème ? Cette céramique, puisqu'elle reste isolée, est-elle le fruit d'une commande particulière, ou bien la production d'autres exemples de ce type sont-ils connus du potier ? C'est difficile à dire. Peut-être, encore, sommes-nous en présence d'une iconographie qui reste en étroite connexion avec le texte, ce qui démontrerait qu'ils étaient bien connus et compris, de l'artiste peut-être moins, mais de l'ordonnateur de ce qui apparaît comme une commande, très certainement, malgré le caractère très commun et grossier de la facture ? Doit-on rester fidèle aux textes ou s'en détacher pour l'interprétation, c'est une question toujours d'actualité.

On notera aussi la présence de masques grotesques sur le registre supérieur. Il ne faut pas oublier le contexte, les déclamations sur la brièveté de la vie se font sur un ton théâtral ; de plus, combler les vides pour rétablir l'équilibre de la composition est habituel chez les artistes romains.

### III. LES GOBELETS DE BOSCORÉALE

De ce trésor d'argenterie du début de l'Empire que constitue la collection de Boscoréale, découvert près de Pompéi en 1895, qui avait été déposé à l'abri, dans une citerne, au moment de l'éruption du Vésuve, nous allons plus particulièrement nous intéresser aux gobelets dont les motifs de squelettes sont, et c'est plus évident encore qu'en ce qui concerne le vase d'Heudebouville, directement en relation avec la philosophie épicurienne et les fameuses déclamations invitant à jouir de la vie.

Le contexte de *symposium* dans lequel évoluent ces squelettes animés est très mondain, nous allons le voir, puisqu'il s'agit là d'un banquet dont les participants sont les plus connus des poètes et philosophes grecs.

Sur la coupe A de Boscoréale, le climat de fête est planté lorsque l'on voit un squelette anonyme poser sur sa tête une couronne de banquet et un joueur de lyre (squelette de petite taille TERPSIS). Les squelettes de petites tailles sont des serveurs.

Légèrement à droite, un autre squelette tient dans sa main gauche une couronne et, dans sa main droite, un crâne qu'il contemple. On retrouve, avec ce personnage et cette action de contemplation du crâne, la traditionnelle et ironique contemplation lors des banquets.

Le squelette près de la Parque, maîtresse de la destinée (KLOTHO), tient dans sa main droite une sorte de bourse portant la mention PHTONOI qui rappelle que l'accumulation de biens conduit inexorablement vers le désir de plus de richesses. De sa main gauche, il tient un papillon (PSYKION) qui symbolise la pensée et l'âme.

Sur la base de la colonne, deux crânes, l'un sur lequel on a déposé une bourse (SOPHIA) et l'autre sur lequel on a déposé un rouleau de papyrus (DOXAI), symbole de la production, des écrits.

Le signe de la réjouissance est évident ; les mentions le prouvent bien (La vie est un théâtre. Réjouis-toi

pendant que tu es en vie. La jouissance est le bien suprême).

Sur la coupe B, conçue comme pendant de la coupe A : sur la base de la colonne torsée apparaissent deux crânes au-dessus desquels sont déposés une

bourse (SOPHIA) et un rouleau de papyrus. Le premier squelette tient dans sa main droite une bourse et contemple un crâne, illustration du discours d'adoration du mort par le mort. Près de lui, un autre squelette tient un gâteau et une couronne, il procède à une libation



Figure 3 - Coupe A de Boscoréale.

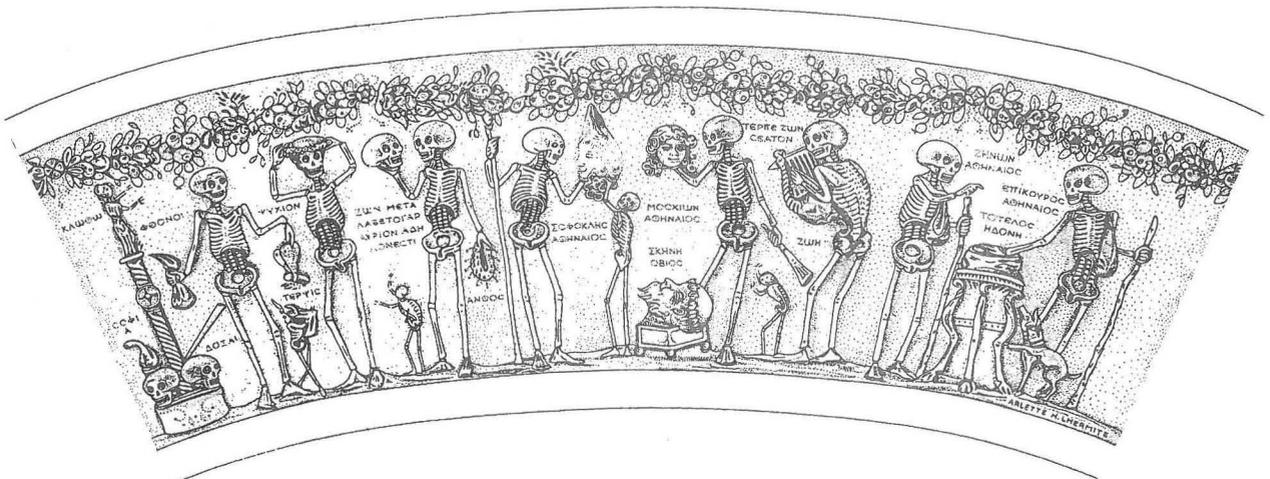


Figure 4 - Déroulé iconographique de la coupe A de Boscoréale.

(Alabastre) sur le crâne d'un squelette dont les os sont désolidarisés et posés sur le sol (mention «Honore les ordures»), attention souvent oubliée lors du vivant des morts.

Sophocle contemple un masque tragique, Moschion

(poète tragique de la période hellénistique). Epicure prend une part d'un gros gâteau (ce qui montre bien une certaine incompréhension de la philosophie épicurienne qui ne prône pas les joies démesurées de la table mais une alimentation frugale, tout juste destinée



Figure 5 - Coupe B de Boscoréale.

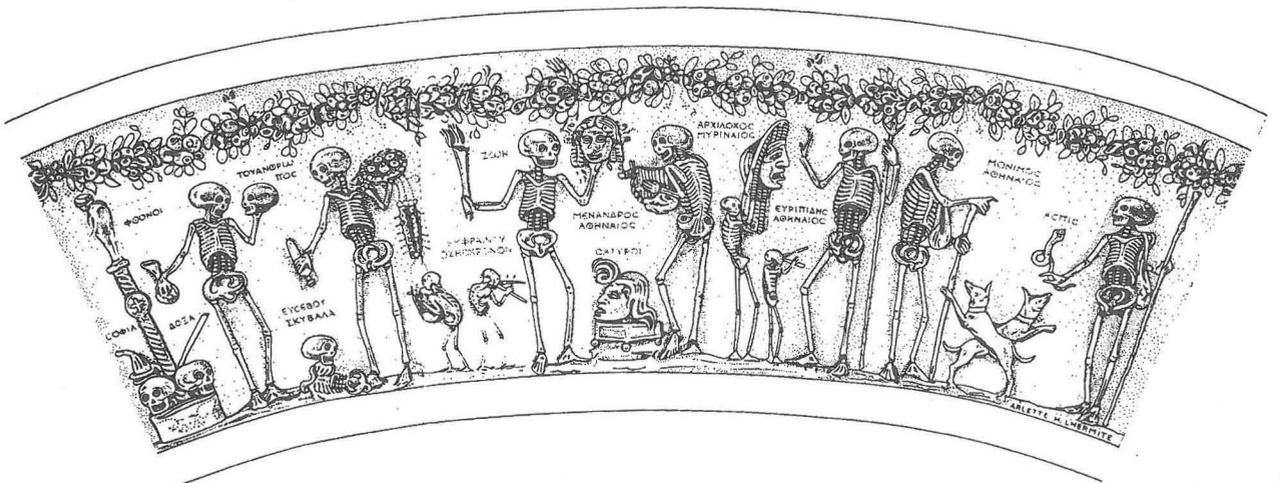


Figure 6 - Déroulé iconographique de la coupe B de Boscoréale.

à maintenir en vie dans le seul but de philosopher et d'atteindre la sagesse). Epicure et Zenon sont ici affrontés, ils sont les représentants de deux grandes conceptions philosophiques opposées de la vie. A leurs pieds, deux animaux, pour certains des chiens, pour d'autres des cochons. L'image du cochon trouverait une explication car c'est la caricature conventionnelle des épicuriens. Au dessus du gâteau, le résumé de la pensée épicurienne (TO TELOS EDONE).

Différentes notions apparaissent sur ces coupes, tous les lieux communs de la pensée et de l'art gréco-romain des I<sup>ers</sup> s. av. et apr. J.-C. sont présents. La vie est un passage, nous y jouons un rôle et nous disparaissions, c'est le lot de chacun, même des grands poètes. La pensée des philosophes, leurs maximes n'offrent aucune échappatoire. La religion ne peut nous sauver, alors il faut jouir du moment présent.

Si l'iconographie est courante, ce qui l'est moins c'est d'y mettre en scène les philosophes et poètes grecs. Dans l'organisation de la scène, on ne peut s'empêcher de penser au NEKYOMANTEIA de Lucien.

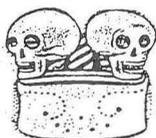
Ces personnages, qui sont là comme un rappel de la condition humaine, invitent le banqueteur à jouir de la vie tant qu'il en est encore en mesure et que la mort n'est pas à craindre.

Aucun objet n'a développé ce thème comme ces deux gobelets. Cependant, la correspondance avec la philosophie épicurienne est toute relative car il s'agit, là, beaucoup plus d'une invitation à la bonne chère des festins que d'une invitation à la réflexion épicurienne. Les philosophes que l'on a pu voir ont tous disserté sur l'homme et l'antagonisme entre stoïciens et épicuriens

est évident. Les grands auteurs de théâtre ont aussi dans leurs pièces traité de la condition humaine, de sa fragilité et de sa vanité.

Enfin, pour clore notre propos, on rappellera que ces banqueteurs, plus ou moins fervents adeptes de cette philosophie épicurienne qui imprégnait, tel un phénomène de mode, une part importante de la société romaine du I<sup>er</sup> s., aimaient à commémorer et à fêter, comme les disciples du philosophe le pratiquaient eux-mêmes, à la date du 20 de chaque mois, la naissance d'Epicure. Ces mobiliers, vases à boire, dont les motifs iconographiques, plus que de simples rappels de la brièveté de la vie et invitations à jouir de l'existence sans se soucier de la mort, n'étaient-ils dans l'esprit de leurs utilisateurs, pas seulement des objets dont la simple dimension domestique et décorative pourrait être dépassée pour atteindre une tout autre dimension, celle "d'objets de cultes" d'une philosophie qui semble avoir dépassé ce stade pour devenir un mode de vie, à l'image de l'adoption d'une religion, et parvenir à la sagesse ?

Ce vase arétin d'Heudebouville et ces coupes d'argent de la collection de Boscoréale sont chronologiquement très proches. On peut dire qu'aujourd'hui les dates les plus couramment admises oscillent entre le premier quart avant et le premier quart après J.-C. Beaucoup d'autres productions reprenant la même iconographie, sur d'autres matériaux et d'autres types de supports, sont bien connus, et cette déclinaison des thèmes principaux de la philosophie épicurienne par l'image sera très étendue tout au long du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.



## BIBLIOGRAPHIE

P. BLASZKIEWICZ, B. DUVERNOIS et C. JIGAN, Les vases à reliefs d'applique trouvés en Normandie, dans *S.F.E.C.A.G., Actes du Congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 171-182.

F. BARATTE, Un trésor d'argenterie au début de l'Empire, la trouvaille de Boscoréale, dans *Archeologia*, 54, 1973, p. 44-49.

DUNBADIN, *Sic erimus cuncti...*, dans *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, Band 101, 1986.

G. RODIS-LEWIS, *Epicure et son école*, Coll. Folios Essais, Ed. Gallimard, 1975.

EPICURE, *Lettres, maximes et sentences*, Le livre de Poche, Classiques de la Philosophie, 1994.

LUCRECE, *De la nature*, Coll. tel Gallimard, Les Belles Lettres, Paris, 1985.



## DISCUSSION

Président de séance : B. DUFAY

**Bruno DUFAY** : Merci de nous avoir montré que la céramique est aussi un objet symbolique. Question : je n'ai pas bien compris dans quel contexte le vase d'Heudebouville a été trouvé.

**Eric BERTRAND** : Cela a été évoqué par Patrick Blaszkiewicz au congrès de Mandeure-Mathay, en 1990 ; en fait, on ne sait pas exactement d'où il vient et on arrive difficilement à le dater. Il est mentionné dans un inventaire, sans relation particulière avec le site dans lequel il a été trouvé.

**Bruno DUFAY** : Il n'a peut-être pas été trouvé en Normandie ?

**Eric BERTRAND** : Ce n'est pas évident. En revanche, pour la datation, on peut considérer que les gobelets de Boscoréale et le vase arétin d'Heudebouville sont sensiblement contemporains, de la période augusto-tibérienne.

\* \*  
\*